

NOTES CRITIQUES

L'INFLATION IDENTITAIRE

BILLOTTE Gilles (2002). – *L'équipe pédagogique. Vers une nouvelle identité professionnelle des enseignants*, Paris, L'Harmattan, 207 p.

GRAVÉ Patrick (2002). – *Formateurs et identités*, Paris, PUF, 200 p.

SABATIER Colette, MALEWSKA Hanna, TANON Fabienne (2002). – *Identités, acculturation et altérité*, Paris, L'Harmattan, 293p.

Identité, que n'écrit-on en ton nom ? Dans l'étroit secteur de la formation des professionnels de l'éducation et de la formation, qui est celui de *Recherche et Formation*, nous n'avons reçu en un an pas moins de trois ouvrages qui affichent dans leur titre ou sous-titre ce mot à la mode. On reçoit pourtant une très faible partie de la production éditoriale. Dans le numéro récent de la même revue (n° 41) consacré à un aspect de ce thème, les stratégies identitaires, Mado Maillebois ne repère pas moins de 87 références, dont 21 concernant exclusivement l'identité des enseignants et formateurs. Dans une bibliographie plus générale et plus ancienne (1997), elle avait listé à l'époque pas moins de 210 références. Dans le monde anglophone, l'inflation n'est pas moindre, si l'on en croit Stuart Hall, qui écrivait à la même époque (1996) : « Il y a une véritable explosion discursive ces dernières années du concept d'identité. »

Rien d'étonnant à cela. La modernité qui s'est développée en Occident depuis plusieurs siècles a installé puis exacerbé un processus d'individualisation, qui transforme l'identité de chacun, d'un donné fixé, hérité de sa famille et de son milieu social, en une tâche personnelle. Il faut produire et devenir ce que l'on est et remplacer la détermination sociale par la détermination de soi. Pendant longtemps les cadres collectifs (nation, classes sociales, communautés de travail) ont allégé cette tâche pour l'individu, en lui fournissant des cadres d'identification correspondant à son espace de vie géographique et social. Aujourd'hui, la mondialisation et la

précarisation affaiblissent fortement ces cadres et affectent même le rapport au temps, notamment au passé et aux projets possibles, alors qu'ils sont constitutifs du sentiment d'identité, en ce qu'il est aussi un sentiment de permanence et de continuité de la personne.

Faut-il dès lors s'étonner que cette identité, dont on exige que chacun la construise et dont la construction est devenue beaucoup plus difficile, provoque une avalanche de travaux, plus particulièrement dans le secteur de l'éducation, lieu privilégié de construction méthodique des identités, et plus précisément encore, dans le secteur des formations professionnelles, lieu de construction de l'une des plus importantes facettes de l'identité, celle dite professionnelle ?

Les trois livres récents que nous avons reçus, faible échantillon de cette production inflationniste, montrent que derrière l'apparente abondance se cache la diversité des approches d'une notion à la mode.

Le premier livre cité, celui de Gilles Billotte (*L'équipe pédagogique. Vers une nouvelle identité professionnelle des enseignants*), nous montre un exemple d'usage lié à la mode. Car si l'identité est clairement affichée dans le sous-titre, elle n'est, dans la table des matières, présente que dans les titres de deux sous-paragraphes, correspondant à six pages au total. Dans aucun de ces deux paragraphes, elle n'est définie explicitement ou problématisée, la bibliographie ne comprenant que quatre ouvrages, classiques, s'y rapportant explicitement. Il est vrai que l'un de ces deux paragraphes, le plus long, se trouve en conclusion. De plus, il est exactement formulé comme le sous-titre de l'ouvrage : *Vers une nouvelle identité professionnelle des enseignants*. La formulation, la place en sous-titre et en conclusion, l'absence de définition conceptuelle, tout indique un usage plus programmatique que problématique de la notion d'identité.

Faut-il en critiquer l'auteur ? Non, car ce n'est pas son objet principal. Il ne s'agit que d'un sous-titre. Le trouvera-t-on dans le titre : *L'équipe pédagogique* ? Pas plus, du moins au début. Le projet portait en effet sur l'innovation, et son premier chapitre est d'ailleurs consacré aux questions théoriques et pratiques que pose cette notion et aux hypothèses initiales de la recherche. Mais l'auteur nous en prévient dès la première phrase de son livre, et nous le montre dès son 3^e chapitre, après un second chapitre consacré à la méthodologie. Voulant décrire l'innovation dans une école, il a rencontré l'équipe pédagogique, qui la fait vivre. Aussi dans ce 3^e chapitre décrit-il le projet de cette école et analyse-t-il son fonctionnement et sa dynamique, tandis que dans le 4^e, il analyse le rapport de ses membres à l'équipe à travers des entretiens semi-directifs. Le 5^e et dernier chapitre reconstruit à partir de leurs récits, les histoires professionnelles de six membres de l'équipe. Ici reparaît le thème de l'identité, puisque ces histoires de vie professionnelles sont bien des épisodes importants du processus d'élaboration identitaire que nous poursuivons notre vie durant.

Peut-on se laisser aller à penser que les titres et sous-titre, plus vendeurs qu'exactes, nous trompent un peu sur la marchandise? On vient de le voir, ils mettent en avant deux notions à la mode, qui sont certes rencontrées au cours de la recherche, mais non centralement traitées. Mieux vaut pourtant abandonner ce reproche, qui ignore la véritable dynamique de ce travail, et remercier plutôt l'auteur d'avoir su dépasser son sujet initial, l'innovation, pour chercher et trouver son moteur fondamental dans les acteurs qui la font, c'est-à-dire des individus, avec leurs problèmes identitaires, et une équipe, avec son dynamisme et ses conflits.

Les deux ouvrages suivants (celui de P. Gravé, *Formateurs et identités* et celui de C. Sabatier, H. Malewska, F. Tanon, *Identités, acculturation et altérité*), ne peuvent encourir un semblable reproche: ce sont des examens beaucoup plus rapprochés de la notion d'identité. Mais chacun examine une facette différente; l'identité professionnelle pour celui de P. Gravé, l'identité nationale ou communautaire pour celui de C. Sabatier et al. Commençons par ce dernier, qui concerne moins la formation professionnelle que l'autre, mais est bien typique d'un secteur des études identitaires particulièrement dynamique, celui qui porte sur les dimensions nationale et culturelle de l'identité.

Celle-ci, on le sait depuis Erikson, se présente comme une notion quasi aporétique, en ce qu'elle relève à la fois de facteurs individuels et sociaux: elle procède à la fois d'une prise de conscience de soi-même dans sa spécificité individuelle, son « ipséité » comme dit Ricoeur, mais aussi de « soi-même comme un autre », sa « mêmété » (Ricoeur), appartenant, notamment, à certaines catégories sociales et partageant avec leurs membres des points communs qui les distinguent des autres groupes sociaux. Lorsque ceux-ci sont « étrangers », c'est-à-dire lorsqu'ils ne partagent pas les mêmes langues, ni, plus généralement les mêmes codes, ni, encore plus généralement la même culture, cela peut être enrichissant. Le regard d'autrui sur vous autant que le regard de vous sur autrui aident, par les étrangetés réciproques qu'ils révèlent, à mettre à distance, à objectiver sa propre identité. Mais si l'on reste longtemps à l'étranger, peut apparaître une menace identitaire. L'individu est alors obligé de vivre de manière durable selon deux codes culturels parfois contradictoires, ce qui peut l'amener à des choix dans ses références prioritaires et ses appartenances valorisées. Bref, il peut être amené à bouleverser ses perspectives identitaires.

Cet ouvrage explore les processus de formation des identités surtout chez des personnes vivant dans un pays en tant qu'étranger ou immigré. Mais étant donné l'importance de l'autre dans la construction identitaire, et plus encore l'importance de l'altérité dans ces situations interculturelles, sont aussi explorés les processus de représentation et de construction de l'autre et de son altérité.

La première partie de l'ouvrage porte essentiellement sur les relations entre le premier terme du titre, commun aux deux parties et le second, l'acculturation, c'est-à-dire le devenir identitaire du sujet à l'étranger. On trouve alors deux cas de figure : soit on veut s'assimiler et on se met alors en situation de bi-appartenance culturelle ; soit on ne le veut pas et l'on envisage à terme un retour au pays. Les processus en jeu ne sont pas les mêmes. L'immigration est d'autant plus contraignante que le retour au pays est impossible. Il faut bien alors trouver une forme d'adaptation viable à long terme pour survivre dans la société présente et construire et concilier en soi une double identité, celle liée au pays d'accueil et l'ancienne, celle de son enfance, qui n'a pas disparu. Par contre, l'étudiant ou l'immigré à titre provisoire, qui sait qu'il va rentrer dans un délai qu'il connaît, peut présenter des difficultés identitaires différentes : il doit chercher à garder ses codes d'origine, ce qui lui fait vivre sa situation présente dans un sentiment de vie provisoire, alors même qu'il peut s'y attacher par certains côtés. Bref, contrairement à l'immigrant sans retour, il doit éviter à la fois que s'installe une double appartenance et que s'instaure un double attachement.

La seconde partie porte sur les relations entre le premier et le troisième terme du titre, l'identité et l'altérité et plus précisément la manière dont se forment les représentations d'autrui, notamment le processus de stéréotypisation. Sont aussi explorées les manières dont ces représentations stéréotypées peuvent constituer des menaces identitaires, qu'elles agissent en milieu de travail ou plus largement par l'intermédiaire des médias. Cela permet de mieux comprendre les réactions des personnes du groupe dominant à l'altérité et les contextes de formation des identités. On n'explorera pas plus ici les nombreuses contributions de chacune de ces deux parties. La diversité des terrains qu'elles explorent et des disciplines qu'elles mettent en œuvre confirme la puissance et la richesse explicative de la problématique identitaire.

L'ouvrage de Patrick Gravé est entièrement consacré à l'identité des formateurs d'adultes, comme le laisse présager son titre. La multiplicité des dispositifs, organismes et groupes professionnels qu'a engendré le développement de la formation continue depuis trente ans rend particulièrement difficile la réponse à cette question pourtant simple : qu'est-ce qu'un formateur d'adulte ? On peut tenter d'y répondre de quatre manières, comme le montre l'auteur en survolant les études existantes dans un premier chapitre. Et, puisque l'offre de formation a précédé la reconnaissance de la fonction, et que toute formation professionnelle a pour but d'aider à construire son identité professionnelle, il est légitime d'examiner cette formation. Or, elle reste très dépendante des perceptions de ses concepteurs, qui, en prenant en compte les fonctions et rôles des formateurs en perpétuelle évolution, s'éloignent de l'enjeu stratégique d'homogénéisation des formations, nécessaire à la reconnaissance d'une identité spécifique au formateur d'adultes. Seconde optique, l'examen direct de l'identité professionnelle a donné lieu à de nombreuses typologies d'orientation

historiques et psychosociologiques (Pariat), épistémologiques et fonctionnelles, à partir de leurs savoirs et de leurs rôles (Sainsaulieu); descriptives tant sur le plan quantitatif et socio-démographique que sur les plans plus qualitatifs de l'étude des processus de travail et des processus de professionnalisation. Troisième manière, aborder l'identité à travers les recherches portant sur l'activité professionnelle, indissociable des situations de travail, elles-mêmes liées aux compétences et finalement, à travers elles, à l'image de soi et de l'identité. Dernière approche, par le métier ou la profession, à caractère plus normatif, que ce soit à travers les étapes du processus de professionnalisation ou à travers les règles que fixe le groupe professionnel.

Après ce parcours thématique et en ouverture de son chapitre de problématisation, l'auteur périodise les recherches précédemment évoquées pour en montrer les insuffisances. Après les lois de 1971, il y eût une période fondatrice de ce champ de recherche jusqu'en 1980. Suivirent des recherches plus ciblées disciplinairement, l'Université s'intéressant progressivement à ce champ. Les années 90 virent se développer une ouverture pluridisciplinaire. Cependant l'auteur estime que les travaux de ces trois périodes se caractérisent par leur approche partielles sur le plan soit de l'objet, soit du corpus de données, soit du cadre théorique, quand ce n'est pas une combinaison de deux ou trois de ces insuffisances.

P. Gravé préfère s'appuyer principalement sur la théorisation relativement complexe et complète de Cl. Dubar. Aussi avance-t-il l'hypothèse centrale que l'identité professionnelle des formateurs d'adultes peut être comprise comme le résultat d'un double compromis impliquant cinq composantes : d'abord synchronique et relationnel entre les identités proposées par les organismes de formation (première composante) et les identités assumées par les formateurs (deuxième composante); ensuite biographique et individuel, entre l'identité héritée (troisième composante), l'identité professionnelle investie dans le présent (quatrième composante) et l'identité visée par les formateurs (cinquième composante). On remarquera au passage que l'auteur a ajouté à juste titre la dimension du présent à la typologie de Dubar. Ces cinq dimensions, qui permettent de prendre en compte les deux pôles structurant de l'identité, pour autrui et pour soi, ont été déclinées en indicateurs, saisies à travers un questionnaire renvoyé par 730 formateurs et analysé non seulement par des tris mono et bi-variés, mais aussi multivariés avec des analyses factorielles de correspondance et en composantes principales, qui ont permis de dégager six typologies.

Les trois chapitres suivant sont consacrés à l'analyse des résultats, divisés très logiquement entre identité pour autrui (3^e chapitre), identité pour soi (4^e chapitre) et enfin, dans le 5^e chapitre, le produit des deux croisées, sous forme de quatre logiques identitaires. La première porte sur la transformation identitaire des formateurs d'insertion, les moins valorisés de tous les formateurs, qui vivent leur métier comme une identité de passage vers d'autres secteurs professionnels voisins ou de

transition vers d'autres fonctions dans le même secteur. L'identité de formateur-animateur, peu valorisée, conjugue un rôle intériorisé de transmission des savoirs, avec un rejet de l'identité présente de formateur d'adultes en raison de la formation initiale reçue. L'identité de formateur technique, qui bénéficie de la plus forte reconnaissance socio-économique, est ancrée dans une identité héritée liée à une double socialisation dans le secteur technique et dans celui de la formation continue, et produit une identité visée de maintien dans leur rôle pour ces formateurs techniques peu diplômés et en fin de carrière. Les identités de conseillers en entreprise et de concepteurs de projets sont revendiquées par suite d'un investissement fort du rôle professionnel depuis longtemps par ces formateurs expérimentés en même temps que d'une assez faible reconnaissance synchronique.

Certes on peut suivre Ph. Zarifian dans sa préface, qui prévenait du risque de toute typologie de produire une sorte d'identité au carré « toute catégorisation étant un procédé d'identification projeté sur les sujets, pour établir un ordre ». N'enferme-t-on pas les sujets dans les quatre logiques identitaires ici présentées, comme l'a fait Dubar lui-même avec ses quatre types identitaires, alors que ces mêmes sujets sont toujours en capacité d'évoluer. Alors que le sociologue ne cesse d'affirmer que l'identité est matière particulièrement labile, toujours en devenir, ne bloque-t-il pas les sujets artificiellement, en vertu de son pouvoir discriminant d'étiquetage? Mais c'est là une remarque qui vise une large part de la sociologie. On doit de toute façon reconnaître à Patrick Gravé le mérite d'avoir fait le grand effort d'asseoir ses propos sur les preuves empiriques tangibles et nombreuses, là où règne en général le discours soit le plus théorique, soit le plus impressionniste.

Raymond BOURDONCLE
Université de Lille 3

FORQUIN Jean-Claude (2002). – *Les composantes doctrinales de l'idée d'éducation permanente. Analyse thématique d'un corpus international (UNESCO)*, Paris, L'Harmattan, 413 p.

L'ouvrage est issu d'une thèse de troisième cycle, soutenue sous la direction de L. Porcher en 1978 à l'université René Descartes-Paris V. Son objet est d'explorer une partie de la littérature consacrée à l'idée de l'éducation tout au long de la vie, particulièrement abondante depuis les années 1960.

Le corpus sur lequel a porté l'analyse, résultat d'un travail de sélection et de construction dont les principes sont explicités dans le chapitre d'introduction, est constitué par un ensemble de textes publiés entre 1970 et 1976 par l'UNESCO ou l'IUE (Institut de l'UNESCO pour l'éducation) de Hambourg.